



HAL
open science

**L’histoire sur le terrain : néolithique ”initial”,
néolithique ancien et néolithisation dans l’espace
centre-européen : une vision rénovée.**

Christian Jeunesse

► **To cite this version:**

Christian Jeunesse. L’histoire sur le terrain : néolithique ”initial”, néolithique ancien et néolithisation dans l’espace centre-européen : une vision rénovée.. Revue d’Alsace, 2003, 129, pp.97-112. halshs-00009782

HAL Id: halshs-00009782

<https://shs.hal.science/halshs-00009782>

Submitted on 27 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article paru dans la « Revue d'Alsace » -
Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace
2003
N° 129

Néolithique « initial », néolithique ancien et néolithisation dans l'espace centre-européen : une vision renouvelée

Christian Jeunesse*

Introduction

L'étude du processus de néolithisation en Europe centrale a connu de grands bouleversements depuis une vingtaine d'années. Une série de découvertes, mais aussi l'évolution lente de notre manière de percevoir les communautés préhistoriques, ont conduit progressivement à une remise en cause du schéma élaboré par Gordon Childe au milieu du siècle dernier. La révision concerne la datation et le mode de diffusion des premiers indices d'agriculture, mais aussi la nature du premier Néolithique ainsi que l'identité des populations impliquées et leurs rôles respectifs dans l'émergence des premières sociétés agricoles. La région du Rhin supérieur est doublement concernée par cette mutation : à travers les découvertes régionales qui ont contribué de manière significative au débat, mais aussi parce que la nouvelle vision qui s'en dégage est appelée à réorienter fondamentalement les axes de recherche et les problématiques.

*) Service régional de l'archéologie (DRAC Alsace).

1. Le schéma traditionnel : néolithisation et colonisation danubienne

Selon la « vision traditionnelle », les techniques de la domestication arrivent en Europe centrale portées par un mouvement migratoire. Dans notre région, on attribue la première colonisation néolithique aux « populations danubiennes » qui apportent dans leurs bagages une culture à laquelle les archéologues allemands de la fin du 19^e siècle ont donné le nom de Rubané (*Bandkeramik*). Dans la conception de Childe, le Néolithique danubien est lui-même l'aboutissement d'un mouvement migratoire de plus grande envergure qui, partant des régions du Croissant fertile, au Proche-Orient, est à l'origine de la diffusion de l'économie agricole à travers une bonne partie du continent européen. La partie occidentale du Rubané, entre Rhin et Seine, peut ainsi être vue comme la pointe extrême du « courant continental » de néolithisation, ainsi dénommé par opposition au « courant maritime » qui, parallèlement, conduit à la néolithisation des îles et des rivages de la Méditerranée.

Suivant cette thèse, un vaste mouvement migratoire alimenté par une démographie particulièrement dynamique aurait apporté dans nos régions non seulement les techniques de la domestication, mais également toute une gamme d'autres innovations telles que la céramique, le tissage et le polissage de la pierre, introduisant ainsi un mode de vie radicalement différent de celui des chasseurs-cueilleurs autochtones. Différent mais aussi, à tous points de vue, supérieur. C'est en effet une confrontation fortement déséquilibrée que nous décrit le modèle traditionnel, avec d'un côté, représenté par les colons danubiens, une sorte d'allégorie du progrès en marche, et, de l'autre, quelques bandes de chasseurs-cueilleurs attardés, héritiers dégénérés des grandes civilisations du Paléolithique supérieur. Au-delà de cette simplification un peu trop appuyée, cette reconstruction attribue aux communautés indigènes un rôle complètement passif. Elles auraient fui devant l'avancée des colons, s'installant sur les marges non cultivables, ou, subjuguées par l'éclat du mode de vie danubien, auraient subi une rapide assimilation, abandonnant à la fois leur mode de subsistance traditionnel et leur culture. Cette vision est bien résumée par l'expression de « rouleau compresseur rubané », qui recouvre la perte des territoires, mais aussi la destruction de l'identité et de la culture.

Ce modèle, influencé conjointement par les expériences coloniales du 19^e siècle et par l'idéologie du progrès qui les a accompagnées, a régné sans partage sur la recherche durant un bon demi-siècle. Ce n'est que depuis peu, sous la pression conjuguée de quelques découvertes déterminantes et de la lente érosion du mythe matérialiste du progrès universel, qu'il commence à vaciller.

2. Chasseurs-collecteurs jardiniers et paysans danubiens

Comme souvent en pareil cas, on a commencé par minimiser l'impact de ces découvertes, suggérant que, loin de remettre en cause le modèle traditionnel, elles ne devaient déboucher que sur quelques aménagements secondaires. Puis s'est s'im-

posée, peu à peu, la nécessité de remettre en cause des pans entiers du cadre de référence « childien ». Si l'importance du courant danubien demeure considérable, il apparaît aujourd'hui évident qu'il est nécessaire de réviser à la hausse le poids que l'on accorde à la composante autochtone, et cela aussi bien dans le processus de néolithisation que dans l'évolution ultérieure du Néolithique.

2.1. Un néolithique pré-rubané ?

Dans le modèle traditionnel, les populations que rencontrent les rubanés lors de leur progression sont présentées comme des chasseurs-cueilleurs nomades vivant en bandes peu nombreuses qui exploitaient chacune un vaste territoire. Elles possèdent donc tous les attributs de la « sauvagerie » telle que l'ont naguère définie les pères fondateurs de l'évolutionnisme et ne sauraient, de par leur faiblesse démographique et leur dénuement technique, opposer la moindre résistance aux colons danubiens.

Les premiers doutes ont commencé à poindre lorsque l'on a découvert que certains de ces groupes produisaient de la céramique, utilisant par conséquent une technique considérée généralement comme incompatible avec la forme de nomadisme propre aux chasseurs-cueilleurs. Deux styles distincts, appelés respectivement « céramique de La Hoguette » et « céramique du Limbourg », ont été définis. Ils occupent une vaste région englobant les bassins de la Seine, de la Meuse et du Rhin et correspondent à des productions indigènes dont l'existence est attestée antérieurement à l'arrivée de la vague rubanée. Comme l'ont montré les analyses comparatives, ces styles tirent leur inspiration du Néolithique ancien de la Méditerranée occidentale. Ils illustrent un impact précoce de la sphère méridionale sur les cultures indigènes des zones séquanienne et rhéno-mosane.

L'analyse des styles céramiques concernés montre une forte connivence avec le sud. On s'est donc demandé, très tôt, quelle était l'ampleur réelle du courant d'influence qui en a assuré la diffusion en milieu indigène. Parmi les questions qui ont surgi figure en première ligne la diffusion éventuelle, parallèlement à celle de la technique céramique, de l'agriculture. La réponse est venue il y a une demi-douzaine d'années. A cette époque, une équipe de palynologues suisses révèle l'existence, en Suisse et en Autriche, d'indices d'agriculture très précoces, puisque les traces les plus anciennes remonteraient à la fin du 8^e millénaire¹. Ces résultats rejoignent des observations analogues réalisées, à la même époque, en Languedoc², Bretagne³ et dans le

1) ERNY-RODMANN (Ch.), GROSS-KLEE (E.), HAAS (J.N.), JACOMET (S.), ZOLLER (H.), Früher « human impact » und Ackerbau im Übergangsbereich Spätmesolithikum-Frühneolithikum im schweizerischen Mittelland, in *Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte* 80, 1997, p. 27-56.

2) PUERTAS (O.), Premiers indices polliniques de néolithisation dans la plaine littorale de Montpellier, *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 96, 1999, p. 15-20.

3) VISETT (L.), L'HELGOUAC'H (J.) et BERNARD (J.), La tourbière submergée de la pointe de Kerpenhir à Locmariaquer (Morbihan). Etude environnementale et mise en évidence de déforestations et de pratiques agricoles néolithiques, *Revue Archéologique de l'Ouest* 13, 1996, p. 79-87.

Jura⁴, et seront complétés ensuite par des données comparables recueillies en Lorraine⁵, en Hesse⁶ et dans le sud de la Basse-Saxe⁷. On se trouve aujourd'hui face à une petite dizaine de points (figure 2) dont les plus proches de la région du Rhin supérieur se situent dans Jura français, sur la Plateau suisse, en Lorraine et en Hesse. Même si la validité des indices les plus anciens, notamment ceux des régions alpines, est l'objet d'âpres discussions, il n'y a aujourd'hui plus guère de doutes sur l'existence de pratiques agricoles dans nos régions dans les 8 ou 10 siècles qui ont précédé l'arrivée des colons rubanés. L'idée d'une diffusion précoce de l'agriculture en provenance de la zone méditerranéenne est ainsi confirmée. La surprise vient plus de la datation très ancienne des indices correspondants, qui exclut tout lien entre l'introduction de l'agriculture (au plus tard dans la seconde moitié du 7^e millénaire) et celle de la céramique (autour de 5500).

Ces indices se présentent sous la forme de pollens de céréales, mais également de « mauvaises herbes » faisant partie du cortège botanique typique des champs de céréales antérieurement à l'emploi des pesticides. L'association de ces deux groupes constitue une preuve pratiquement indiscutable de pratique agricole. En l'absence de céréales sauvages indigènes, ces mises en culture n'ont pu se faire qu'avec des semences issues des zones déjà néolithisées du Bassin méditerranéen. Vers 6000, c'est-à-dire environ six siècles avant l'arrivée de la vague rubanée sur le Rhin, le Néolithique d'origine proche-orientale n'est solidement installé, pour ce qui concerne le continent européen, que dans la zone égéenne, le sud des Balkans et le sud de l'Italie.

Ce Néolithique est connu par de nombreux villages, des restes de maisons, des silos à grains et quantité de vestiges mobiliers qui, réunis, permettent une reconstitution assez précise d'un mode de vie dans lequel on retrouve sans difficulté l'empreinte des commencements proche-orientaux. Rien de tel pour nos indices précoces qui se répartissent entre le Bassin du Rhin et la façade maritime occidentale de l'Europe. Maintenant que la véracité de ces premiers défrichements est définitivement acquise, il reste à en découvrir les auteurs et à en évaluer l'ampleur. L'alternative est simple : soit ils relèvent, de nombreux siècles avant la colonisation danubienne, d'une première vague migratoire issue des régions à Néolithique pleinement

4) RICHARD (H.), Indices polliniques de néolithisation du massif jurassien aux VI^e et V^e millénaires. *Quaternaire* 8, 1997, p. 55-62.

RICHARD (H.), L'introduction de l'agriculture sur la montagne jurassienne. Plus d'un millénaire de succès et d'échecs. In : Guilaine J. (éd.) *La très longue durée. Etudes Romanes* n° 153-154, 2000, p. 115-125.

5) RUFFALDI (P.), Premières traces polliniques de néolithisation des zones de basse altitude de Lorraine (France). *Quaternaire* 10, 1999, p. 263-270.

6) SCHWEIZER (A.), *Archäopalinologische Untersuchungen zur Neolithisierung der nördlichen Wetterau Hessen*. Dissertationes Botanicae, Bd 550, Berlin, Stuttgart 2001, 158 p.

7) GROTE (K.), (1995) Die Abris im südlichen Leinebergland bei Göttingen. Archäologische Befunde zum Leben unter Felschutzdächern in urgeschichtlicher Zeit. Veröffentlichungen der urgeschichtlichen Sammlungen des Landesmuseums zu Hannover, Band 45, Oldenburg 1995, T.1, texte, 371 p., t. 2, 138 pl. GROTE (K.), (1998) Laubach 7 – Eine spätmesolithische Station im unteren Werratal (Südniedersachsen). In : Conard N. J. et Kind C.-J. (éd.) *Aktuelle Forschungen zum Mesolithikum*. Urgeschichtliche Materialhefte Bd 12, Tübingen 1998, p. 203-221.

constitué de la Méditerranée orientale ou des Balkans ; soit il faut y voir le résultat d'une diffusion des semences et des techniques agricoles en milieu indigène. Dans l'état actuel, l'absence complète d'indices allant dans le sens d'un mouvement de population plaide fortement en faveur de l'hypothèse « indigéniste ». Dans le vaste *Hinterland* européen, la diffusion des semences et des techniques de la domestication aurait ainsi largement précédé les grands mouvements migratoires. Certaines communautés indigènes auraient ajouté la culture des céréales au large spectre d'activités de chasse et de collecte qui caractérise les modes de subsistance de la fin de la période mésolithique. Alors que certains voudraient s'en servir comme d'un contre argument, l'absence des faucilles et des meules dans l'équipement de ces communautés est, au contraire, de nature à renforcer cette hypothèse. Il ne fait aucun doute, en effet, qu'un mouvement migratoire impliquant des colons originaires du Sud-Est de l'Europe aurait concerné autant les techniques de récolte et de transformation que les semences, sans parler des autres traits spécifiques aux cultures Néolithiques de ces régions. Comment imaginer, autrement, des immigrants qui se seraient dépouillés en route de la totalité de leur bagage culturel, n'emportant avec eux que quelques sacs de semences ?

La mise en évidence des styles céramiques nous a montré un milieu autochtone qui, avant l'arrivée de la vague danubienne, avait connu de profondes transformations liées à ses contacts avec le Néolithique ancien de la Méditerranée occidentale. Le changement de perspective induit par les indices précoces d'agriculture est d'une portée bien plus large, jusqu'à rendre en grande partie obsolète le portrait peu flatteur que l'on dressait des communautés indigènes dans le modèle traditionnel. Au moment où ils arrivent dans le Bassin du Rhin, ce ne sont pas quelques bandes familiales de chasseurs que vont rencontrer les colons rubanés, mais des groupes qui, comme eux, produisent de la poterie et sont familiarisés de longue date avec la culture des céréales. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils ont trouvé un paysage agraire au sens où nous l'entendons généralement. Les résultats des botanistes laissent entrevoir plutôt une forêt à peine entamée par un semis très clairsemé de petites clairières, une image qui renvoie davantage vers une économie encore largement dominée par l'exploitation des ressources spontanées. Rien n'indique, d'ailleurs, que cette première agriculture indigène ait été pratiquée par l'ensemble des groupes culturels de la zone. L'image d'une mosaïque de groupes présentant des configurations économiques très variées (la possibilité d'une pratique de l'élevage ne pouvant, même si les indices manquent pour l'instant, pas être écartée de la réflexion) est probablement plus proche de la réalité.

Des potiers qui rencontrent d'autres potiers, des paysans qui rencontrent d'autres paysans : nous voilà bien loin du contraste vertigineux popularisé par le modèle traditionnel. Il nous faut compter aujourd'hui avec l'existence d'un Néolithique autochtone qui possède déjà une longue histoire au moment où arrivent les premiers colons danubiens. En attendant que l'enrichissement des données nous permette d'aller plus loin, on peut subdiviser grossièrement ce Néolithique pré-rubané en deux grandes phases. La première semble bien s'amorcer au plus tard vers la fin du 7^e millénaire ; jusqu'à preuve du contraire, il s'agit d'un Néolithique a- ou pré-céramique, à

l'image du premier Néolithique proche-oriental. La seconde se différencie par la présence de céramique. Je fais allusion aux styles céramiques « méridionaux » évoqués plus haut, qui apparaissent vers le milieu du 6^e millénaire, précédant, suivant les régions, d'un à trois siècles l'arrivée des premiers colons rubanés. L'état actuel de la documentation ne nous permet pas d'aller au-delà de cette première approximation, et il nous faudra attendre de nouvelles découvertes pour donner un contenu plus riche à cette période longue de près d'un millénaire. Face à une documentation qui, en dépit de son indéniable qualité, demeure très fragmentaire, il me paraît aussi plus prudent d'éviter l'emploi de concepts trop chargés de sens. C'est la raison pour laquelle je préconise, pour le moment, de continuer à parler de Néolithique ancien pour le Rubané et d'employer la notion de « Néolithique initial » pour désigner la phase agricole pré-rubannée.

Ce qui me semble aujourd'hui acquis, c'est que les rubanés ne sont pas tombés sur des sauvages attardés, mais sur des paysans différents. Le contraste, réel, qui oppose les deux composantes n'est donc plus celui du modèle traditionnel. Aux deux modes de diffusion de l'agriculture répondent deux manières différentes d'intégrer cette innovation dans le système de subsistance et dans les systèmes de représentation. C'est sous cet angle combinant les dimensions économiques et idéologiques que nous allons à présent examiner ce qui différencie les deux composantes.

2.2. *Néolithique danubien et composante autochtone*

Deux modèles économiques

Nous avons vu plus haut que les résultats des botanistes concernant le Néolithique initial permettent de reconstituer un système de petites clairières qui n'affecte que très ponctuellement l'intégrité de la forêt primaire. Un modèle d'agriculture itinérant sur brûlis pourrait éventuellement rendre compte de ces premières observations, même si le caractère très lacunaire de celles-ci doit naturellement nous inciter à la prudence. L'ethnologie, mais aussi la Préhistoire récente de l'Europe ne manquent pas d'exemples d'économies de chasse-cueillette qui intègrent une composante agricole marginale⁸. Je pense, entre autres, à l'étape récente (4700-4000 av. J.-C.) de la culture d'Ertebölle (sud de la Scandinavie), caractérisée par un système de subsistance à large spectre qui exploitait conjointement les ressources des estuaires marins et celle des forêts de l'arrière-pays. Les traces d'agriculture et d'élevage sont ténues mais réelles. Leur signification économique est très discutée. Certains y voient un simple complément aux ressources traditionnelles trahissant un souci de diversification de l'approvisionnement. D'autres estiment que cette agriculture embryonnaire ne répond pas au besoin d'améliorer le régime alimentaire des communautés qui en usent, lui attribuant une signification sociale plutôt qu'économique. Dans des sociétés où commencent à poindre les premiers signes d'inégalité, la compétition

8) Contrairement à un cliché largement répandu qui postule que l'introduction des techniques de la domestication provoque obligatoirement un passage rapide et massif à une économie à dominante agricole.

Dates (av. J.-C.)	Périodes		Cultures	Dates (av. J.-C.)
4000	Néolithique récent	<i>fin du Néolithique danubien</i>	Michelsberg	4200
			Entzheim	4500
5000	Néolithique moyen	<i>restructuration du complexe danubien</i>	Grossgartach	4900
			Rubané	5400
	Néolithique ancien	<i>colonisation danubienne</i> <i>céramique indigène (Limbourg & Hoguette)</i>		5600
6000	Néolithique initial		<i>indices précoces d'agriculture en milieu indigène</i>	Composante autochtone
7000	Mésolithique			

Figure 1 : Tableau chronologique

pour le prestige passerait, entre autres, par la production de denrées exotiques destinées à alimenter les banquets offerts par certains individus dans le but d'accroître ou de conforter leur prestige.

Une telle agriculture qui, loin de répondre à une situation de pénurie ou à une volonté toute prosaïque d'améliorer l'ordinaire, correspondrait d'abord à un choix social, est par définition fragile. Dans un groupe donné, elle peut parfaitement disparaître d'une génération à l'autre. Il suffit pour cela que la génération montante des individus engagés dans la recherche du prestige décide de privilégier d'autres stratégies. A côté du modèle d'agriculture itinérante sur brûlis, c'est ce type de mécanisme qui pourrait expliquer à la fois le caractère ponctuel ou intermittent des « pics » de céréales observés sur les diagrammes polliniques et la discrétion de cette agriculture

qui ne fait qu'égratigner la forêt primaire. Il pourrait, de même, rendre compte de l'absence apparente de logique dans le choix des implantations, puisque, parmi les tentatives répertoriées, plusieurs témoignent d'une complète indifférence face à des paramètres aussi fondamentaux que le climat, l'altitude et la fertilité des sols.

Ce dilettantisme est aux antipodes des comportements propres aux colons danubiens. Ces derniers montrent une rationalité sans faille dans la sélection de leurs lieux d'implantation, privilégiant, au sein des zones les moins arrosées, celles qui sont le moins exposées aux écarts de température susceptibles de contrarier la croissance des végétaux, et concentrent leurs habitats sur des sols à la fois légers et fertiles. C'est ce qui explique qu'en Alsace la totalité des sites soit implantée sur des loess ou des limons fluviaux reproduisant les principales caractéristiques des loess. L'économie des rubanés, aujourd'hui bien connue, est dominée par la culture des céréales et des légumineuses. Le cheptel domestique, bœufs, chèvres, moutons et porcs, fournit l'essentiel de la nourriture carnée, la chasse jouant un rôle secondaire, voire souvent insignifiant. Les habitats s'alignent le long des cours d'eau ou des rebords de terrasses. Leurs terroirs cultivés se rejoignent pour former de vastes zones ouvertes dessinant autant de coupures dans la masse jusque là ininterrompue de la forêt primaire. Sur certains placages de loess, les densités atteignaient semble-t-il des niveaux comparables à ceux du Bas Moyen Âge⁹⁾. Comme le suggèrent des indices découverts par exemple dans l'Eifel, l'arrière-pays des régions loessiques fait l'objet d'une exploitation extensive, peut-être sous la forme de transhumances estivales.

Pour la première fois, on peut parler d'une emprise forte sur le milieu qui se traduit par une véritable humanisation des paysages. S'il n'est plus possible de leur attribuer l'introduction des techniques agricoles, on doit reconnaître aux colons rubanés la paternité de la création de ce que l'on appellera bien plus tard les « campagnes », avec leurs successions de villages, de hameaux et de champs. Alors que les conditions naturelles sont identiques et qu'autochtones et immigrants partagent la connaissance des techniques agricoles, on voit se déployer deux stratégies de subsistance très éloignées l'une de l'autre. La première, par ordre d'ancienneté, paraît s'appliquer à faire en sorte que l'introduction de la culture ne remette pas en cause l'économie traditionnelle de chasse-cueillette et ne brise pas la continuité forestière. La seconde repose en revanche sur une destruction préalable de vastes surfaces forestières. Alors que les communautés indigènes sont abritées et nourries par la forêt, c'est bien la terre qui est la mère nourricière des villageois danubiens. L'environnement étant le même pour les deux composantes, force est d'admettre que leurs différences doivent être analysées avant tout en terme de choix culturels. Derrière les comportements économiques que je viens de décrire se cachent deux manières de concevoir et de gérer les relations symboliques avec le milieu. Aux deux modes de subsistance font donc écho deux modes de production tout aussi contrastés.

9) LÜNING (J.). Research into the bandkeramik settlement of the Aldenhovener platte in the Rhineland. *Annotata Praehistorica Lixdomburg* XV, 1982, p. 1-29.

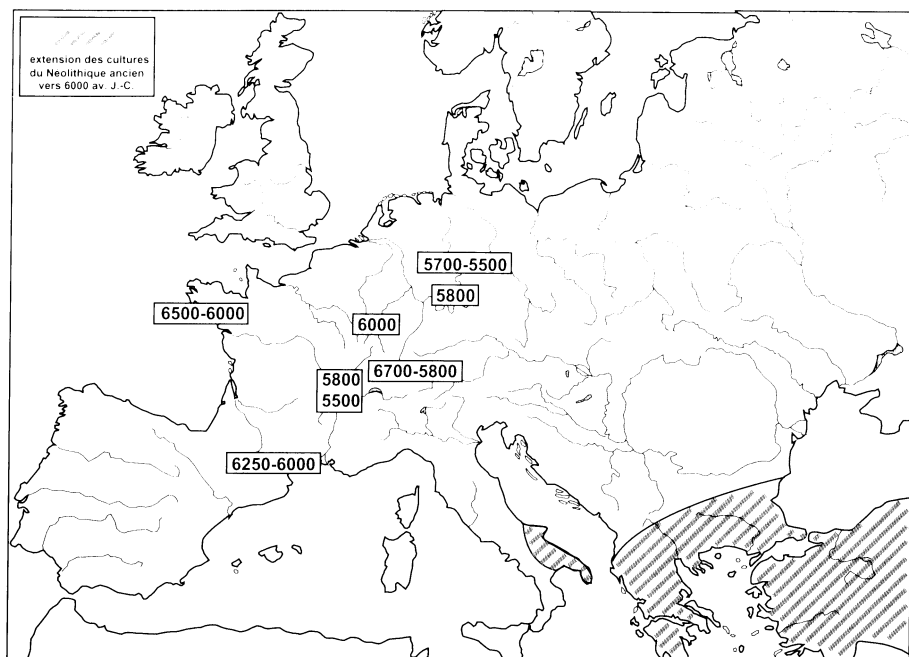


Figure 2 : Répartition sommaire et datation des sites ayant livré des indices précoces d'agriculture

Deux substrats idéologiques

Dans la manière dont l'innovation agricole est prise en compte par les populations autochtones, on perçoit le rôle sous-jacent du filtre idéologique. Le modèle indigène se devait manifestement d'être compatible avec les systèmes symboliques propre aux chasseurs-cueilleurs du Mésolithique. C'est, selon toute vraisemblance, la raison pour laquelle l'introduction de l'agriculture n'a pas bouleversé les modes de vie traditionnels. Les techniques de la domestications en sont simplement devenues partie intégrante, et cela pas seulement durant une courte phase de transition, mais sur une durée qui, si l'on choisit d'exclure les développements ultérieurs à l'arrivée du Rubané, pourrait avoisiner le millénaire. Nous avons donc semble-t-il affaire, dans ce Néolithique initial, à des sociétés qui cultivent des céréales tout en restant fidèles au mode de production caractéristique des chasseurs-cueilleurs¹⁰, autrement

10) De la même manière qu'il peut exister des chasseurs-cueilleurs qui évoluent dans un cadre idéologique assimilable au mode de production néolithique. Sur cette distinction entre mode de subsistance et mode de production chez les chasseurs-collecteurs, v. dans : ZVELEBIL (M.), What's in a name : the Mesolithic, the Neolithic and social change at the Mesolithic – Neolithic transition. In Edmonds (M.) et Richards (C.), éd., *Understanding the Neolithic of North-Western Europe*, Glasgow, 1998, p. 1-30.

dit à une pratique agricole dont les modalités sont encadrées et conditionnées par une idéologie de chasseurs.

Nous n'aurons pas la place ici de détailler cette idéologie qui caractérise la plus grande partie des populations de chasseurs-cueilleurs telles que nous les décrivont les ethnologues. Contentons-nous de noter que, pour ce qui concerne la relation au milieu naturel, l'attitude des chasseurs est dominée par les notions de partage et de réciprocité. Ces groupes, dont certains se présentent comme les « enfants de la forêt », entretiennent avec les animaux et les plantes des relations obéissant à des codes assimilables par certains côtés à ceux qui régissent les relations entre humains, et cela dans des sociétés soucieuses de combattre toute forme d'inégalité entre les individus. Le prélèvement d'un animal dans le cadre d'une expédition de chasse devra, par exemple, être suivi d'une « réparation » symbolique destinée à préserver l'harmonie entre les hommes et le monde animal. La pratique de la jachère longue, durant laquelle le manteau forestier a le temps de se reconstituer complètement, pourrait, outre l'avantage concret que procure la reconstitution des sols forestiers, relever d'un processus comparable, la « blessure » infligée à la forêt devant être suivie obligatoirement d'une période de convalescence destinée à en effacer les traces.

Face à cette volonté des autochtones de contenir l'agriculture dans des limites raisonnables afin qu'elle ne menace ni l'intégrité du milieu naturel, ni l'armature idéologique, vient se dresser, à partir du milieu du 6^e millénaire, un mode de production danubien voué tout entier à l'entreprise d'asservissement du milieu qui accompagne le mouvement de colonisation. Il serait étonnant que les grands défrichements et l'établissement de paysages ouverts pérennes n'aient pas été perçus comme une agression traumatisante par les populations indigènes. L'établissement d'une coupure nette, à la fois physique et symbolique, entre la forêt d'une part et, d'autre part, l'espace humanisé des villages, des champs et des jardins introduit en effet une conception de l'espace et du monde qui se situe aux antipodes de la leur.

Deux études récentes portant sur la place des animaux dans les pratiques funéraires montrent bien comment ce contraste se traduit au niveau des restes archéologiques¹¹. Dans la composante autochtone, l'animal est présent soit sous la forme de véritables sépultures¹² dont les occupants sont traités de la même manière que les humains qui les côtoient au sein des mêmes ensembles funéraires, soit sous la forme de parties animales emblématiques telles que becs, crânes, cornes, bois, griffes ou ailes déposées dans un grand nombre de sépultures humaines. Le dépôt de pièces de gibier pouvant être interprétés comme des « offrandes alimentaires » n'est pas attesté.

11) JEU NESSE (Ch.), Les animaux dans les pratiques funéraires de la Préhistoire récente de l'Europe. Le cas du Mésolithique. In *Cahiers de l'Association pour la Promotion de la Recherche Archéologique en Alsace* 17, 2001, p. 7-34. JEU NESSE (Ch.), La coquille et la dent. Parure de coquillage et évolution des systèmes symboliques dans le Néolithique danubien (5600-4500). In : Guilaine J. (dir.), *Matériaux, productions, circulations du néolithique à l'Age du Bronze*, Ed. Errance, Paris, 2002, p. 49-64.

12) Ces dernières abritent le plus souvent des chiens, mais on connaît également le cas d'une tombe de chat sauvage.

Si l'on fait abstraction des coquillages utilisés comme support pour la fabrication des objets de parure, le monde animal est en revanche très faiblement représenté dans les sépultures du Néolithique ancien rubané. Lorsqu'il est présent, c'est le plus souvent sous la forme d'un quartier de viande, jambon de cochon ou gigot de chèvre ou de mouton. Les restes proviennent toujours d'animaux domestiques et les parties sélectionnées renvoient clairement vers une valorisation de leur dimension économique et de leur valeur alimentaire. Ce que l'on dépose n'est pas là pour rappeler les liens symboliques privilégiés du défunt avec telle ou telle espèce, mais plutôt pour lui servir de viatique dans l'au-delà, ou encore pour marquer son statut d'homme riche. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, dans les sociétés déjà hiérarchisées du Rubané, les dépôts alimentaires sont réservés à l'élite. Loin de manifester, à l'instar des restes issus des sépultures mésolithiques, une présence symbolique du monde animal, ces quartiers de viandes semblent fonctionner davantage comme des symboles de statut qui viennent renforcer le poids symbolique des autres richesses déposées dans les mêmes tombes.

Une relation dialectique

Le mode de production danubien se présente comme l'un des avatars du premier mode de production néolithique du Proche-Orient tel qu'il a été défini par Jacques Cauvin dans un ouvrage fameux où il défend l'idée qu'une « révolution des symboles » a non seulement précédé mais aussi rendu possible la mutation économique¹³. Il partage son armature idéologique avec les autres composantes du « courant continental » de néolithisation évoqué plus haut. Le mode de production des sociétés indigènes qui pratiquent l'agriculture durant le millénaire qui précède l'arrivée des colons danubiens peut être envisagé, pour sa part, comme une variante du mode de production mésolithique. S'il serait étonnant que son contenu ne doive rien à l'arrivée des techniques de la domestication, il ne fait aucun doute, en revanche, que son élaboration, loin du front de colonisation du Néolithique pleinement constitué, est purement autochtone. Le vrai contact avec le mode de production néolithique dans sa version « danubienne » ne se produira donc que tardivement, au moment de l'arrivée de la vague de colonisation rubanée. A ce moment, ce n'est plus uniquement à une simple technique que sont confrontées les communautés indigènes, mais à l'altérité radicale d'une autre civilisation.

Nous avons vu plus haut que le modèle traditionnel décrivait un choc brutal et déséquilibré débouchant sur une élimination rapide de la composante autochtone, un naufrage touchant indifféremment son mode de subsistance et ses croyances. Cette image « catastrophiste » doit aujourd'hui être entièrement révisée. Le surgissement danubien a bien eu un impact très fort sur l'évolution des régions concernées, mais il n'a pas, loin s'en faut, provoqué l'anéantissement de la vieille culture indigène, dont le mode de production a survécu aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de ses limites géographiques. A l'extérieur, de vastes zones restent indifférentes au

13) CAUVIN (J.), Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique, Paris, CNRS Editions, 1994, 304 p.

modèle danubien. C'est le cas, entre autres, de la région regroupant une partie de la Plaine nord-européenne et le sud de la Scandinavie, où la culture locale d'Ertebølle poursuit son évolution sans soubresauts entre la fin du 6^e et la fin du 5^e millénaire¹⁴. En interne on observe, dans différentes régions, des infléchissements du modèle danubien qui montrent que les populations indigènes intégrées, loin d'avoir accepté passivement la culture des colons danubiens, ont conservé au moins une partie de leur identité et sont ainsi devenus une force agissante au sein de la société rubanée.

Nous n'aurons pas la place ici de présenter dans le détail ces transformations. L'énumération des domaines dans lesquelles elles interviennent suffira à montrer leur ampleur. Qu'on en juge : elles sont perceptibles dans l'architecture, les pratiques funéraires¹⁵, l'outillage en pierre¹⁶ et les décors céramiques¹⁷. Sous leur effet se mettent en place, entre Rhin et Seine, une série de sous-ensembles régionaux du Rubané qui, même si la composante danubienne y demeure prédominante, peuvent être interprétés comme la résultante d'un vaste processus d'acculturation. Dans cette aire, les conséquences de ce dernier sont sensibles aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières du Rubané. Aux formes culturelles syncrétiques qu'illustrent les groupes régionaux rubanés font écho des bouleversements qui, sous les effets conjoints de la confrontation avec le monde danubien et des contacts récurrents avec le Néolithique ancien de la Méditerranée occidentale, débouchent sur l'élaboration, au sein du milieu autochtone, de nouvelles configurations dont les archéologues ont bien perçu l'originalité puisqu'ils ont éprouvé le besoin de créer de nouvelles « cultures ». Les deux principales, appelées « Villeneuve-Saint-Germain » et « Augy-Sainte-Pallaye », montrent un mélange étonnant de traits autochtones, méridionaux et danubiens.

A l'anéantissement brutal et rapide de la partie autochtone tel qu'il est présenté dans le modèle traditionnel il faut, définitivement, préférer une relation dialectique qui s'étale sur la longue durée. Même si, comme déroutée par la soudaineté du surgissement danubien, elle paraît reléguée au second plan dans les premiers temps, l'idéologie des chasseurs conserve toute sa vivacité. Ce sont désormais deux visions

14) JEUNESSE (Ch.), Les composantes autochtones et danubiennes en Europe centrale et occidentale entre 5500 et 4000 av. J.-C. : contacts, transferts, acculturations. In : *Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe occidentale. Actes du colloque international de Besançon, octobre 1998*, Besançon, Presses Universitaires Franco-Comtoises (Annales Littéraires, 699 ; Série « Environnement, sociétés et archéologie », 1), 2000, p. 361-378.

15) JEUNESSE (Ch.), Pratiques funéraires au Néolithique ancien. Sépultures et nécropoles danubiennes, 5500-4900 av. J.-C., Paris, Ed. Errance, 1997, 168 p.

16) JEUNESSE (Ch.), Armatures asymétriques, régionalisation, acculturation. Contribution à l'étude des relations entre le Rubané et la composante autochtone dans l'ouest de la sphère danubienne. In : Otte M. et Kozłowski J.K. (éd.), *Préhistoire de la grande Plaine du Nord de l'Europe. Les échanges entre l'Est et l'Ouest dans les sociétés préhistoriques*, Actes du colloque de la chaire Francqui, juin 2001, Université de Liège, 2002, p. 147-165.

17) JEUNESSE (Ch.) et WINTER (S.), A propos de quelques décors « non traditionnels » dans le Rubané. Réflexions sur les changements stylistiques dans la céramique du Néolithique ancien danubien. In : Gutherz X. et Joussaume R. (éd.) *Le Néolithique du Centre-Ouest de La France. Actes du XXI colloque international sur le Néolithique*, Poitiers, 14-16 octobre 1994, Association des Publications Chauvinoises, Chauvigny, 1998, p. 345-357.

du monde concurrentes qui s'affrontent à l'intérieur des sociétés danubiennes, instituant une dualité que je considère comme le moteur principal de l'évolution historique durant le « millénaire danubien », entre 5500 et 4500 avant notre ère. Au tournant des 6^e et 5^e millénaires, le travail de sappe de la composante autochtone provoque une crise de l'identité rubanée qui débouche sur une restructuration complète de l'œkoumène danubien. Dans les chronologies archéologiques, ce passage correspond à la transition entre le Néolithique ancien et le Néolithique moyen. L'aire de répartition du Rubané est alors morcelée en plusieurs aires culturelles distinctes. Dans la zone rhénane, la culture de Grossgartach émerge sur un territoire dont les limites sont calquées sur celle d'un vieux réseau de relations pré-rubané. Le dosage des deux composantes y est nettement plus équilibré que dans le Rubané. On peut même y voir une sorte de synthèse entre les deux idéologies concurrentes, comme si la greffe du Néolithique danubien intrusif sur la composante indigène était enfin couronnée de succès. La suite montrera que l'équilibre atteint au Néolithique moyen n'est en réalité qu'une étape dans le processus de dissolution irrémédiable de la composante danubienne, qui ne résistera pas aux bouleversements de la période 4500-4200.

S'il est loin de reproduire celui qui précédait l'arrivée du Rubané, il y a de bonnes chances pour que le monde qui émerge à la fin des temps danubiens dans nos régions ne soit pas si éloigné de ce qu'aurait pu produire une évolution lente des sociétés autochtones indépendamment de toute intrusion danubienne. De fait, il est frappant de constater que nombre de ses caractéristiques, parmi les plus saillantes, se sont élaborées à la périphérie du monde danubien, dans les zones où la composante autochtone est toujours restée maîtresse de ses destinées.

3. Synthèse

A la vision traditionnelle d'une arrivée du Néolithique danubien à la fois comme rupture brutale avec le Mésolithique et comme commencement d'une nouvelle ère est donc en train de se substituer le scénario d'une confrontation plus équilibrée entre deux modes de production certes bien distincts, mais qui partagent la pratique de l'agriculture. La principale nouveauté, celle qui, pratiquement, a ouvert le champ de recherche dont j'ai essayé de dessiner les contours dans cet article, est la mise en évidence d'une diffusion de l'agriculture dans l'Europe indigène du 7^e millénaire. Un bon millénaire avant l'émergence de la première grande civilisation néolithique, un mode de production original s'est élaboré dans l'immense arrière-pays du Néolithique pleinement constitué de l'Europe du Sud-Est, à des distances qui excluent tout contact direct. Certaines sociétés ont adopté l'agriculture sans pour autant se transformer en sociétés paysannes. La diffusion des techniques de la domestication - ou au moins de certaines d'entre elles - a précédé de très loin celle des transformations économiques et sociales que l'on associe généralement à l'arrivée de l'agriculture et qui sont constitutives du mode de production néolithique.

La principale différence entre les deux composantes ne relève donc pas du niveau de développement technique, puisque la connaissance de l'agriculture est acquise des deux côtés. Elle réside en réalité dans la place qu'occupent les nouvelles techniques dans les modes de production respectifs des chasseurs indigènes et des colons danubiens : économiquement et symboliquement marginales dans des sociétés autochtones soucieuses de préserver le pacte symbolique qui les lie au milieu naturel ; centrales, à tous points de vue, dans les sociétés agricoles intrusives qui entretiennent avec la nature une relation de domination. Il apparaît ainsi que la diffusion de l'agriculture en tant que technique n'a pas, loin s'en faut, provoqué une adoption automatique du mode de production néolithique. On a là une illustration supplémentaire du fait que, même de première importance, une innovation matérielle n'aura de conséquences sociales et idéologiques majeures que si elle rencontre un terreau favorable, ce qui n'était manifestement pas le cas dans l'Europe moyenne du 7^e millénaire. Si une partie au moins des techniques de la domestication s'est répandue dans les sociétés indigènes, c'est pour se couler dans un système où leur impact ne pouvait être que marginal. Pour que les choses changent en profondeur, pour que la mutation agricole imprime fortement sa marque sur les paysages de nos régions, il a fallu, plus qu'une technique, un véritable mode de production et, plus qu'une simple diffusion d'idées, un mouvement migratoire de grande ampleur.

Si le nouveau mode de vie correspond formellement à un « Néolithique précéramique », il n'en constitue pas moins une variante du vieux mode de production des chasseurs-cueilleurs du Mésolithique. C'est de cette apparente contradiction que découlent les difficultés sémantiques auxquels nous devons faire face aujourd'hui. Faut-il, en stricte cohérence avec la définition économique de la notion de néolithique, reculer le début du « Néolithique ancien » pour le faire coïncider avec l'apparition de l'agriculture ? ou, au contraire, créer une appellation originale pour bien souligner l'usage différent qui est fait de l'agriculture suivant que l'on se situe en amont ou en aval de la grande coupure traditionnelle ? Gageons que cette querelle est destinée à faire couler beaucoup d'encre. En attendant, la position la plus sage me paraît être celle qui, calquée sur une distinction employée notamment dans la recherche sur le processus de néolithisation en Grèce¹⁸, consiste à adopter un vocabulaire d'attente posant une distinction entre un Néolithique « initial » encore mal défini et un Néolithique « ancien » dont l'avènement se confond avec l'installation d'un Néolithique pleinement constitué.

Il n'est donc plus possible d'affirmer que l'installation du Rubané dans nos régions coïncide avec l'arrivée de l'agriculture. On peut décrire l'événement comme le choc entre deux modes de production, celui du Néolithique initial et celui du Néolithique ancien, que rapproche la maîtrise commune de techniques telles que la céra-

18) V., en dernier lieu, PERLES (C.) *The Early Neolithic in Greece*, Cambridge University Press, Cambridge 2001, 356 p.

19) La confrontation engage en réalité trois protagonistes. Ainsi que je l'ai suggéré plus haut, certaines des transformations sont imputables à des influences du Néolithique ancien de la Méditerranée occidentale.

mique et la culture des céréales, mais dont les *Welterschauungen* respectives se situent aux antipodes l'une de l'autre. Ce choc des contraires explique sans doute en grande partie la vitalité créatrice des sociétés du « millénaire danubien » (5500-4500 av. J.-C.), confrontées à la nécessité impérieuse d'assurer la cohabitation entre les deux composantes¹⁷.

L'arrivée du Rubané signe la fin du Néolithique initial en tant qu'horizon chronologique, mais pas la destruction du mode de production qui le caractérise. Ce dernier se maintient intact sur les marges de l'œkoumène danubien, ce qui se conçoit aisément, mais devient aussi, à travers le système symbolique qu'introduisent les populations indigènes intégrées, une force agissante à l'intérieur des communautés rubanées. Loin d'être entièrement dissoute par l'installation de la société villageoise rubanée, l'idéologie des chasseurs se pose en concurrente de celle des paysans danubiens, imprimant fortement sa marque dans les processus d'acculturation à grande échelle qui rythment l'histoire du Néolithique danubien.

En favorisant le contact entre les colons danubiens et des populations indigènes que l'on a toutes les raisons de considérer comme à peu près stables depuis plusieurs millénaires, ce « choc des civilisations » a ouvert l'ère des brassages biologiques et culturels qui joueront un rôle si important dans l'histoire de notre continent. Séduite sans être subjuguée par les nouveaux arrivants, la composante autochtone a survécu physiquement et spirituellement, et sa confrontation avec l'univers mental danubien va influencer de manière décisive sur l'évolution des sociétés néolithiques. Loin de l'image réductrice et peu réaliste de l'effet « table rase » du « rouleau compresseur danubien », c'est ce scénario privilégiant un dialogue fécond et multiforme entre les civilisations au sens le plus plein du terme qui, j'en ai la conviction, va dorénavant servir de modèle de référence aux recherches sur le Néolithique centre-européen.

Résumé

La découverte, dans une vaste zone s'étendant du Bassin du Rhin à la façade atlantique, d'indices de culture des céréales antérieurs de plusieurs siècles à la date présumée d'introduction de l'agriculture nous contraint à réviser nos conceptions sur le processus de néolithisation. Il faut compter désormais avec deux processus de diffusion successifs. Le premier, dans le courant du 7^e millénaire, concerne uniquement les techniques et les semences et débouche sur une agriculture à faible impact économique pratiquée par les communautés indigènes. Le second, vers le milieu du 6^e millénaire, se traduit par l'arrivée d'un mode de vie radicalement nouveau porté par une vague migratoire. C'est ce second mouvement qui est à l'origine de la culture rubanée, qui a livré de nombreux vestiges en Alsace. Le choc qui se produit à ce moment oppose une composante autochtone déjà partiellement néolithisée à une composante danubienne dont la subsistance dépend entièrement de l'agriculture et de l'élevage.

Zusammenfassung

Unsere Vorstellung, die wir von der Entwicklung der neolithischen Kultur haben, muß neu überdacht werden. Der Grund ist die Entdeckung von Spuren, die darauf verweisen, daß in dem weiten Gebiet zwischen Rhein und Atlantik schon mehrere Jahrhunderte früher Getreide angebaut wurde, als man bisher glaubte. Wir müssen künftig bedenken, daß sich der Ackerbau in zwei Phasen entwickelt hat, und daß diese zeitlich aufeinander folgten. Die erste ist im 7. Jahrtausend auszumachen. Sie betraf nur die Anbautechnik und das Saatgut und hatte für die Wirtschaft der einheimischen Bevölkerung, die diese Art Landwirtschaft betrieb, nur geringe Bedeutung. Die zweite, etwa um die Mitte des 6. Jahrtausends, dagegen führte zu einer radikalen Änderung der Lebensgewohnheiten und wurde von einer Migrationswelle ausgelöst. Und diese zweite Welle ist auch der Ursprung der Linearbandkeramik, von der es im Elsaß zahlreiche Überreste gibt. Diese Epoche war Schauplatz eines Aufeinandertreffens von zwei Kulturen. Eine Zivilisation aus den Donauländern, deren Lebensgrundlage vollständig auf Ackerbau und Viehzucht beruhte, traf auf die Zivilisation der einheimischen Bevölkerung, die bereits teilweise die neolithische Kultur angenommen hatte.